

DR. VÉRONIQUE VASSEUR

L'HÔPITAL EN DANGER



Par l'auteur de
«Médecin-chef à la
prison de la Santé»

Flammarion

L'Hôpital en danger

Du même auteur

Médecin-chef à la prison de la Santé,
Le Cherche-Midi, 2000,
Le Livre de Poche, 2001.

Véronique Vasseur

L'Hôpital en danger

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2005.
ISBN : 978-2-0806-8902-3

À mes parents,
trop tôt disparus.

PRÉFACE

URGENCE HUMAINE ET POLITIQUE
PAR EMMANUEL HIRSCH,

PROFESSEUR D'ÉTHIQUE MÉDICALE,
FACULTÉ DE MÉDECINE PARIS-SUD 11P

La tentation est manifeste d'inscrire ce nouveau témoignage de Véronique Vasseur – consacré au quotidien d'un service de médecine interne – dans la continuité de son évocation de la médecine en prison¹. D'autant plus que, là encore, l'humanité, la sensibilité, la passion et le style caractérisent une approche qui lui est singulière : Véronique Vasseur déroute et dérange, nous confrontant à l'inattendu, parfois

1. *Médecin-chef à la prison de la Santé*, Paris, Le Cherche-Midi, 2000.

même à l'inconcevable. « À la Santé, on ne peut pas être tiède. C'est un endroit où, soit on est passionné et on va jusqu'au bout, soit on ne fait que passer dans l'indifférence totale et on fait très mal son travail. On ne peut pas être juste professionnel et technique et ne pas s'investir, sinon ce n'est pas la peine », écrivait-elle déjà dans son livre *Médecin-chef à la prison de la Santé*.

Rien d'étonnant donc à ce que Véronique Vasseur, pour décrire aujourd'hui l'hôpital, n'opte pas en faveur de la retenue, de la tiédeur des conventions ou de la quiétude des mentalités qui atténuent les aspérités. Elle affirme sa propre conception d'un métier consacré avant toute autre considération à l'autre, au risque de confrontations bouleversantes, d'une proximité parfois à ce point intense qu'on pourrait la discuter. Ainsi nous restitue-t-elle sans détours l'immédiat de ce qu'elle éprouve. L'esquisse rapidement tracée sur son carnet de note, la formule ramassée lui paraissent préférables lorsque la réalité s'avère trop douloureuse, trop insupportable. Son propos entremêle spontanéité et candeur avec l'intransigeance du constat, l'intelligence des intuitions, la violence des sensations. Il ne s'agit pas tant d'analyser que de transmettre une expérience, un vécu, des perceptions qui s'imposent dans l'expression, au

vif du réel, de ce qu'il faut envisager comme un récit de vies. Ces vies au parcours incertain, qui aboutissent, à travers tant de péripéties et de misères, dans un service hospitalier en charge d'un suivi médical auquel d'autres structures ont renoncé. Des existences trop fréquemment solitaires, ignorées, exposées de surcroît à l'état de maladie, parfois accompagnées par les quelques proches qui n'ont pas déserté. Bien souvent, leur soin ne tient plus qu'à l'attachement des professionnels de santé, pour autant qu'ils soient en mesure d'y consacrer une véritable attention.

Il s'agit aussi, par ce témoignage, de conférer une existence, une visibilité, une signification politique aux situations et aspects trop souvent insoupçonnés ou évités, bien que touchant au plus intime de notre société. Ainsi avons-nous plus que jamais besoin de cette audace, de ce courage qui dépasse le seuil de la seule dénonciation pour en appeler à l'éveil d'une authentique mobilisation : au côté des soignants tellement présents dans le récit de Véronique Vasseur. Il convient de leur témoigner une considération à hauteur de la valeur et de la compétence de leurs investissements.

Je n'ai pas été surpris de la sollicitation de Véronique Vasseur, souhaitant que je préface la chronique qu'elle consacre au quotidien d'un

service hospitalier. À sa façon elle m'interpellait dans mes propres positions et son appel doit être compris comme un défi. Devais-je alors privilégier la posture prudente, mesurée, compassée, à distance, qu'adoptent les vertueux contempteurs ou les gestionnaires scrupuleux et méthodiques des activités hospitalières ? Accepte-t-on encore de laisser place à la controverse, d'en chercher les significations profondes, alors que, au sujet de l'hôpital, pèsent et menacent les contraintes de toute nature, que s'insinuent des idéologies rétives au moindre discernement ? Convient-il de provoquer, de susciter la polémique afin d'ébranler les résistances, les convenances, les positions réservées, attentistes, rarement critiques si ce n'est lorsque, à titre personnel, on se retrouve exposé à la maladie, hospitalisé au même titre que d'autres et confronté à des réalités que jusqu'alors on ne souhaitait pas connaître¹ ?

J'ai privilégié, pour ma part, une démarche quelque peu différente de celle qu'adopte Véronique Vasseur. Au sein d'une institution hospitalière de service public, consciente de ses responsabilités et du sens des missions qu'elle se doit d'assumer, il me paraît essentiel – à par-

1. Jean de Kervasdoué, *L'Hôpital vu du lit*, Paris, Seuil, 2004.

tir de nos pratiques mêmes et au plus près du terrain – de susciter et soutenir une réflexion exigeante qui permette de concevoir les évolutions justifiées, nécessaires et possibles. La crise de l'hôpital, à mon sens, doit être considérée dans le cadre plus large des mutations de notre société. Il est pour moi indispensable de créer les conditions d'un dialogue argumenté, intègre, pluraliste, constructif et cohérent en y associant la cité, ce que le législateur a lui-même souhaité en instaurant des Espaces éthiques hospitaliers¹.

Véronique Vasseur et moi-même partageons avec nombre de professionnels de santé une même préoccupation : concevoir notre mission comme un acte politique, un souci d'ordre éthique voué au bien commun. Dans nos pratiques quotidiennes, nous, comme d'autres, éprouvons néanmoins un profond ressentiment face à l'incompréhension, l'indifférence, l'ingratitude, pour ne pas évoquer le mépris et l'hostilité qui nous sont désormais renvoyés à travers des prises de positions inconsidérées ou des mesures excessives. De telles évolutions contribuent à entamer les résolutions, alors que sur le front du soin nous avons à cœur de nous substituer aux irrespects, aux renoncements et

1. Loi du 6 août 2004 relative à la bioéthique.

aux manquements à l'égard des personnes malades qui savent ne plus pouvoir s'en remettre qu'à nous.

C'est donc ensemble, chacun à sa façon, selon sa position et avec ses mots, que nous considérons de nos responsabilités le devoir à la fois de témoigner et de restituer nos expériences telles qu'elles sont, afin d'implanter à nouveau l'hôpital au centre des préoccupations de la cité pour accompagner ses évolutions des réflexions qu'elles justifient. Cela explique certainement une demande d'éthique plus forte que jamais, cette faculté reconnue de s'approprier les références et les repères de nature à mieux penser et réinventer le soin : un service à tant d'égard indispensable. Au-delà du constat, si lucide et intransigeant soit-il, il s'avère nécessaire d'argumenter ses positions et d'investir le débat public d'une parole à la fois rigoureuse, résolue et solidaire.

Il s'agit donc, désormais, de considérer l'éminente fonction sociale, la véritable mission politique de l'hôpital. Une telle option engage à des choix dont chacun d'entre nous est comptable, dans la mesure où nous ne saurions imputer aux seuls dirigeants institutionnels les évolutions parfois contestables qui affectent les circonstances du soin. Je constate, bien souvent, les efforts qu'ils investissent dans la préserva-

tion des équilibres indispensables au devenir des structures dont ils ont la charge. En fait, ils me paraissent plus proches des soignants dans leurs exigences véritables, plus conscients de la nature exceptionnelle des responsabilités multiples et complexes qui leur sont imparties, que ceux qui, dans notre société, à la fois exigent tout de l'hôpital et négligent ou contestent ce qu'il constitue en termes de vie démocratique.

Ultime refuge dans notre société, lieu retiré où échouent tant de personnes dans une insupportable indifférence, le service hospitalier dont Véronique Vasseur évoque les réalités paradoxales, ne saurait être considéré comme un objet de scandale. Je réfute par avance une lecture inconsidérée et pervertie de ces instantanés de vie, alors qu'ils dévoilent, plus que tout, l'humanité et les vulnérabilités partagées dans la relation de soin. Véronique Vasseur interroge, voire met en cause, davantage les carences et contradictions de notre société que l'institution hospitalière elle-même. Il en allait de même de son approche du système pénitentiaire, ce que la mission parlementaire a rendu évident¹.

Comme dans tant d'autres hôpitaux – force est de le reconnaître –, au sein de ce service de

1. « Prisons, une humiliation pour la République », rapport sénatorial, 19 juin 2000.

L'Hôpital en danger

médecine interne une équipe de soignants mobilisés et unis par une même conviction, maintient sa cohésion au service des personnes accueillies, au-delà des multiples vicissitudes et dysfonctionnements qui entravent le quotidien. En dépit de tout, d'un sentiment d'insatisfaction, d'échec et parfois de révolte, s'exprime une forme de résistance, une volonté de ne pas renoncer. Et cela au nom de valeurs qu'il convient de reconnaître et de préserver.

PROLOGUE

Cinq ans après, tout est encore présent dans ma mémoire.

Ayant décidé de rester dans la tempête et – tant bien que mal – de résister aux pressions et à la fatigue, j’ai travaillé encore neuf mois à la Santé. Neuf très longs mois après la sortie de mon livre sur cette prison publié quelques jours seulement après le début du troisième millénaire. Je ne voulais pas en effet offrir à mes détracteurs le plaisir immense de désertier la place. « En prison » depuis huit ans, j’avais choisi de témoigner par ce récit de la dureté de cet univers et je savais très bien en l’écrivant que je devrais partir à un moment ou un autre. Même si, à l’époque, j’étais loin d’imaginer ce

qui allait advenir : mon récit, cru, direct et vrai, avait fait l'effet d'une bombe.

*

Une bombe qui explosa en première page du *Monde*, suscitant un scandale, suivi dès le surlendemain par une journée « portes ouvertes » à la prison. Ce qui eut paru la veille inconcevable pour ceux qui connaissent l'univers pénitentiaire, pour le moins discret et habitué au « no comment ». Évidemment interdite de séjour en ces lieux depuis de nombreuses années malgré des demandes réitérées, la presse s'était bousculée. Personne n'avait manqué à l'appel : télévisions, radios et journaux frappaient à la porte. Malgré un encadrement serré de l'administration pénitentiaire mêlant, aux reporters, des surveillants en civil comptant parmi les syndicalistes les plus virulents pour me traîner dans la boue, rien ne parvint à canaliser la foule des journalistes. Ni à les empêcher de voir la vérité, donc de confirmer ce que j'avais dénoncé.

Dès l'aube les détenus avaient nettoyé la prison de fond en comble. Quelques cellules propres avec des draps bien pliés attendaient les médias, ainsi qu'un immonde tract anonyme me traitant de refoulée sexuelle. Quelques balances

Prologue

se promenaient dans les couloirs, pour parler à la presse sous l'œil vigilant de la direction. Mais les journalistes ne furent pas dupes. Très nombreux, trop nombreux pour être jugulés, ils fouillèrent, s'échappèrent et trouvèrent. Et ils eurent le droit de monter au service médical qui corrobora en tout mes propos... sous les regards furibonds que l'on imagine.

Je me demande encore, cinq ans après, qui avait eu l'idée stupide de cette opération médiatique qui me sauva, certes, mais ridiculisa l'administration. Ma seule réponse se trouve du côté de la chancellerie qui, avertie de ce qui se passait en prison, avait voulu provoquer un électrochoc.

Les articles relatant cette opération « portes ouvertes » furent éloquents, accablants même. Pourtant, le week-end suivant, malgré ce premier échec cuisant, l'administration rouvrit les lieux pour recevoir, cette fois, la presse internationale. Unique différence, elle n'eut pas accès au service médical, mais les répercussions furent identiques. Tombèrent la première page du *Herald Tribune* et du *New York Time*, ainsi que des papiers dans les journaux du monde entier. Les Américains en tête, trop contents d'épingler le pays des droits de l'Homme si souvent donneur de leçons. Il est vrai que la

Composition et mise en page



N° d'éditeur : FF890201
Dépôt légal : octobre 2005